

# Faites pas tant le fier !

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **58 (1920)**

Heft 44

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-215922>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



## TABLEAUX VILLAGEOIS

## I

## La noce.

Les cloches sonnent lentement,  
les mariés vont à l'église,  
à pas comptés,  
avec un air de gravité.  
Et sur le seuil de leurs maisons  
les gens regardent passer la noce en habits noirs,  
en robes roses, bleues ou blanches.  
La porte de l'église est grande ouverte.  
Il fait frais sous la voûte  
où monte le chant de l'orgue,  
et où l'on vient s'asseoir au premier banc.  
Le pasteur monte en chaire  
et lit la liturgie.  
Les époux sont debout, silencieux, émus.  
Et quand l'épouse aura dit « oui »  
de sa petite voix tremblante,  
on quittera l'église  
en jetant aux gamins rassemblés sous le porche  
des caramels enveloppés dans du papier.

\* \* \*

C'est un beau jour d'automne  
avec un soleil pâle.  
Il fait bon s'en aller en char,  
quand les nuages s'élèvent mollement  
laissant apercevoir dans le lointain  
les chaînes des montagnes avec un coin du lac  
où miroitent les vagues.  
L'air frais vous fouette le visage,  
le voile de l'épouse s'envole dans le vent,  
les mouchoirs blancs s'agitent,  
la joie éclate en chants sonores  
qui montent lentement dans l'air libre,  
tandis que les chevaux galopent sur la route.  
C'est un voyage qui commence,  
un grand voyage,  
comme la vie;  
et l'on rit de le commencer,  
parce qu'on ne pense  
qu'au moment présent,  
et que l'avenir apparaît  
comme l'aurore,  
qui agite ses doigts roses,  
un matin de mai.

## II

## Le paysan.

Je vis dans une maison blanche,  
là-bas, sous les noyers,  
au pied de la colline,  
en face des montagnes qui ferment l'horizon.  
Il fait chaud; les foins sont rentrés,  
et l'on commence à moissonner  
les seigles et les blés  
qui jaunissent déjà au soleil de juillet.  
Pendant toute la matinée,  
j'ai fauché;  
et je reviens à la maison,  
avec ma faux sur l'épaule et mon panier au bras.  
Les vaches dorment à l'étable,  
tout près du fenil,  
d'où descend par moments,  
la bonne odeur du foin qui fermente.  
Devant la porte de la grange,  
je pose ma faux  
et je m'en vais me rafraîchir à la fontaine.  
On va dîner;  
ma femme met les verres sur la table,  
le domestique vient s'asseoir  
et les enfants,  
arrivent en courant s'installer à leur place.

Par la fenêtre ouverte,  
j'entends le bruit que fait le ruisseau  
qui chante tout le temps  
sa chanson monotone.  
Les roses sont en fleurs pour la seconde fois,  
et les abeilles  
passent et repassent  
remplissant l'air de leur bourdonnement.  
La soupière fumante est sur la table;  
et le dîner commence  
dans le silence...  
Durant l'après-midi, il faudra de nouveau  
travailler,  
entasser les épis en petites javelles,  
lier le blé, charger les gerbes  
sur les chars de campagne  
qui passeront, grinçant, geignant,  
dans le village.  
Et la vie s'écoule ainsi,  
lente et paisible,  
dans la maison  
où il fait bon se reposer.

\* \* \*

Nous y vivons heureux,  
à nous aimer,  
à travailler  
pour les enfants que nous avons  
et qui déjà remplissent la maison  
de leurs cris et de leurs rires.  
Nous regardons fleurir les prés  
et mûrir les avoines.  
Vers l'automne, les arbres  
sont lourds du poids des fruits  
qui font pencher les branches jusqu'à terre.  
C'est le moment de récolter  
puis de semer  
avant que viennent les grands froids,  
bien avant que la neige  
recouvre la semence  
qui doit mûrir l'été prochain.  
Les saisons se succèdent,  
et nos beaux jours s'écoulent,  
lents et paisibles,  
comme l'onde de la rivière.  
Notre désir  
est de continuer à vivre notre vie  
simple,  
au milieu de la famille qui grandit,  
jusqu'à ce que notre tâche  
soit accomplie.

Jean des Sapins.

## RIEN NE VA PLUS

UN pick-pocket, interviewé par le rédacteur  
d'une revue hebdomadaire anglaise, a pleu-  
ré amèrement dans le gilet du journaliste  
sur la décadence de son art.

« On se fait, a-t-il dit, une fausse idée de nos re-  
cettes, quand on s'imagine que notre métier nous  
rapporte beaucoup d'argent. Je puis vous le dire par  
expérience : un pick-pocket subsiste, il ne vit pas.  
L'hiver est terrible pour nous. Pas moyen de tra-  
vailler les mains gelées. C'est à peine si j'ai pu, l'hi-  
ver dernier, gagner de quoi payer le loyer de ma  
chambre à coucher, et je serais mort de faim sans  
l'argent que m'a prêté mon usurier... Et il coûte cher,  
cet argent-là ! »

D'autre part, les pauvres pick-pockets ne savent  
vraiment plus à quelle poche se vouer. Toutes les  
poches, à l'heure qu'il est, sont vides ou à peu près :  
« Hélas ! il est dans notre destinée d'être constam-  
ment volés ! Les gens les plus élégants prennent  
l'habitude de porter de faux bijoux. J'ai suivi pen-  
dant une semaine un gentleman qui, malheureuse-  
ment pour lui, a l'habitude de boire; l'ayant trouvé  
ivre le soir du huitième jour, dans une rue écartée,  
je lui ai arraché l'épingle de sa cravate, un brillant  
magnifique, qui valait deux shellings. Et cela repré-  
sentait le bénéfice d'une semaine entière de patience ! »

D'autre part, nous sommes exploités par les re-  
celeurs; il m'est arrivé de voler une montre de cinq  
cents francs que je fus obligé de négocier seulement  
pour 35 francs. Une pendule de voyage en or m'a  
rapporté 10 fr. 50. Quant aux porte-monnaie, ils con-  
tiennent si souvent de petites sommes que ce n'est  
pas la peine d'en parler. »

Restent les autobus et les tramways.

« Là, dit le pick-pocket, en veine de confidences,

nous trouvons notre vie. Mais ce n'est pas en volant,  
c'est en adoptant les objets, cannes, parapluies, sac-  
ches, paquets oubliés sur des banquettes par des  
voyageurs pressés ou distraits. En somme, tout  
compte fait, nous ne gagnons en moyenne que de 8 à  
10 francs par jour. Comparez ces profits aux risques  
et vous jugerez que les chances ne se balancent  
pas. »

Infortunés voleurs !

## DÉFENSE DE JURER

RIEN n'est plus commun, malheureusement,  
que d'entendre un mot maussant. Il n'est  
même pas que chez les gens du peuple où  
l'on s'accorde de déplorables licences de langage.  
On peut presque dire que le juron est passé dans  
nos mœurs.

En Angleterre, pourtant, on n'a jamais songé à  
abroger la loi qui interdit formellement de sacrer et  
de jurer en public. Tout ouvrier, marin ou soldat,  
convaincu de ce délit, est passible d'une amende de  
un shellings. Pour tout autre délinquant d'un rang so-  
cial plus élevé, l'amende est portée à deux shellings.  
En principe, le fruit de ces amendes va aux œuvres  
de bienfaisance. Mais en principe seulement, car si  
cette loi intéressante n'a pas été abrogée, elle est  
quasi tombée en désuétude. On sacré et jure tout au-  
tant en Angleterre qu'ailleurs.

## ...JE COUPE !

MINUIT était sonné depuis longtemps. A l'au-  
berge du *Canard*, à C\*\*\*, quelques joueurs  
enragés occupaient encore la table près du  
poete; un couple de buveurs était à l'autre table et  
goûtait le plaisir de veiller au delà de l'heure per-  
mise. Les femmes, en attendant, rongeaient leur frein  
au logis et se lamentaient sur la mauvaise conduite  
de leurs maris. Alors la femme de l'un des joueurs,  
le charron Antoine \*\*\*, lasse de se plaindre, résolut  
d'agir. Elle alla prendre le cadet de ses enfants, âgé  
de quelques mois seulement, qui justement, cette  
nuit-là, avait crié comme un possédé. La mère envel-  
loppa dans son tablier le bébé, qui s'était tranquil-  
lisé, et s'en alla du côté de l'auberge, où Antoine  
était tout absorbé dans sa partie de cartes. Sans être  
aperçue de personne, la femme se glissa jusque dans  
la chambre à boire. Justement Antoine levait bien  
haut la main et criait : « Atout ! » Au même instant,  
la femme, arrivée par derrière, posa l'enfant droit  
devant le nez de son mari sur la table, en s'écriant :  
« Je coupe ! »

On se figure le rire des joueurs. Un seul ne riait  
pas, c'était le charron. Il se retourna pour voir qui  
lui avait joué ce tour, mais il ne vit personne, car  
sa femme avait prudemment disparu. Cependant le  
jeu était troublé par cet incident et Antoine dut,  
bon gré, mal gré, poser les cartes, prendre l'enfant,  
qu'il aimait tendrement, et le porter à la maison,  
suivi des rires moqueurs de ses camarades.

Sa femme le reçut comme si de rien n'était. An-  
toine marmotta bien quelques paroles peu gracieuses  
que la femme rendit avec usure; mais le moyen em-  
ployé par elle était bon. Depuis ce jour, où sa fem-  
me l'avait « coupé » d'une façon si originale, Antoine  
n'est plus jamais rentré tard à la maison.

Mais les femmes de C\*\*\* n'ont pas oublié le  
moyen si bien réussi. Si leur mari va à l'auberge,  
elles n'ont qu'à dire : « Faudra-t-il que j'aille cou-  
per ? » pour être sûres de le voir rentrer à une heure  
convenable.

Faites pas tant le fier ! — Un gendarme condui-  
sait en prison un filou qui refusait de marcher. — Le  
gendarme le prit par le bras et lui dit :

— Marchez, ou j'emploierai la force !

Le filou fit un pas en arrière et, passant la main  
dans son gilet, à la manière de Napoléon, répliqua :

— Veuillez me respecter, s'il vous plaît; sachez que  
c'est moi qui vous fais vivre.

Précaution. — Une vieille dame portait toujours  
deux paires de lunettes sur soi. Comme on lui en de-  
mandait la raison :

— Ma foi, dit-elle, c'est ainsi j'en ai toujours une  
pour chercher l'autre.